

XYZ. La revue de la nouvelle



Toute la place à l'ordinaire

Hélène Koscielniak, *On n'sait jamais à quoi s'attendre*, Ottawa, L'Interligne, 2017, 175 p.

David Dorais

Number 134, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88162ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2018). Review of [Toute la place à l'ordinaire / Hélène Koscielniak, *On n'sait jamais à quoi s'attendre*, Ottawa, L'Interligne, 2017, 175 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (134), 80–83.

une dernière fois de l'ampleur à son sujet, en montrant que, même dans l'avenir, le Tracel continue à fasciner les gens.

David Dorais

Toute la place à l'ordinaire

Hélène Koscielniak, *On n'sait jamais à quoi s'attendre*, Ottawa, L'Interligne, 2017, 175 p.

DANS QUELLE MESURE vous laissez-vous influencer par le paratexte d'une œuvre ? Cet « appareillage » qui accompagne le texte conditionne-t-il votre lecture ? En ce qui me concerne, j'ai été happé dès le premier abord par le titre du recueil d'Hélène Koscielniak, *On n'sait jamais à quoi s'attendre*. J'ai été happé non pas par ce que ce titre laisse supposer de surprise et d'inattendu, mais par la simple orthographe... « On n'sait » ? Pourquoi pas « on ne sait », sans élision ? Je suis toujours dubitatif devant l'utilisation d'une graphie cherchant ainsi à imiter le registre oral. Cette façon d'écrire qui tâche de transmettre un sentiment d'authenticité et de naturel débouche souvent sur des phrases plus compliquées à lire que si elles avaient été rédigées en français correct. Glaner et réutiliser toutes les petites déformations du langage parlé finit par créer une sorte de Frankenstein grammatical, une créature à peine reconnaissable, que l'on doit prendre le temps de scruter pour y distinguer les morceaux sains d'origine. Ce processus censé accélérer la lecture (il faut que, comme dans la réalité, la parole coule sans être endiguée par les artifices du bon usage) en vient en définitive à la ralentir. De plus, je n'aime pas ce que ces anamorphoses orthographiques veulent communiquer. On sent qu'il s'agit de clins d'œil adressés au lecteur pour qu'il comprenne bien que l'auteur ne se prend pas au sérieux. Il écrit en bras de chemise, si l'on peut dire. Il ne cherche pas à « faire du style » ni à « péter plus haut que le trou ». Rien de subtil ni de profond. À tout prendre, j'ai l'impression que l'auteur déclare : « Rassure-toi, cher lecteur, tu ne trouveras ici aucune littérature. »



Par ailleurs, l'image sur la couverture du livre d'Hélène Koscielniak montre une jeune femme avançant les yeux bandés vers une ampoule allumée qui pend au bout d'un fil nu. Autour d'elle, des ampoules éteintes. L'image se veut narrative, mais quelle histoire raconte-t-elle ? À quel jeu joue donc la femme, pour porter ainsi un bandeau sur les yeux ? Pourquoi une seule ampoule est-elle allumée et les autres, non ? Pourquoi le personnage s'en approche-t-il ? Et quel rapport avec le titre ? *On n'sait jamais à quoi s'attendre*. En d'autres mots, on peut s'attendre à tout... même à tomber sur une ampoule allumée quand les autres sont éteintes ? Mais de toute façon, la femme n'y voit goutte, elle a les yeux bandés, elle ne peut pas distinguer ces ampoules. Voilà un symbolisme qui m'échappe.

Une fois cette page couverture tournée, j'ai découvert la liste des autres livres de l'auteure. Et j'ai constaté que tous avaient remporté le même honneur, année après année, de 2009 à 2014 (à une exception près, en 2011). Il s'agit du Prix de littérature éclairée du Nord. Internet nous apprend que c'est un prix remis par les bibliothèques du nord de l'Ontario. Si le même auteur l'a remporté presque cinq ans d'affilée, il n'y a que deux possibilités : soit il possède un talent exceptionnel, soit il n'a pas beaucoup de compétition.

Enfin, j'ai été surpris de voir que, en exergue de son livre, Hélène Koscielniak citait... Shakespeare ? Molière ? Victor Hugo ? Kafka ? Non, mais bien Hélène Koscielniak. Je me suis dit qu'il fallait une sacrée dose de confiance en soi pour placer son œuvre sous les auspices d'une figure tutélaire qui n'était autre que soi-même.

Bref, vous comprendrez que, avant même d'entamer le texte lui-même, j'étais assez dubitatif.

Mais que nous offrent les nouvelles de ce recueil ? La quatrième de couverture promet des « chroniques qui sont un juste reflet des réalités propres au vécu de gens ordinaires ». À la lecture, il s'avère que cette promesse est tout à fait exacte. La première nouvelle, « Cléopâtre », met en scène une grand-mère affolée. En effet, le python que son petit-fils

garde dans un vivarium s'est enfui. Il se cache quelque part dans l'appartement. La vieille dame le cherche, inquiète autant des dégâts que la bête pourrait causer que de la réaction du jeune homme quand il apprendra que son animal de compagnie a disparu. Un instant, elle croit retrouver le serpent dans le congélateur, mais il s'agit en fait d'une saucisse. Finalement, le petit-fils revient et, tout ébahi devant l'agitation de sa grand-mère, il lui rappelle que c'est le jour où il devait amener son python chez le vétérinaire. Tout est donc bien qui finit bien ! La nouvelle « Simple transfert de fonds » présente un vieil homme que l'on tente de frauder par téléphone. Une voix prétend être son petit-fils et avoir besoin d'une caution pour échapper à la prison mexicaine. L'homme âgé écoute, compatissant, puis consent au virement. Mais au lieu d'envoyer 800 dollars comme on le lui demande, il n'envoie que 8 sous. En effet, il avait détecté l'escroquerie, puisque son petit-fils se trouvait déjà dans sa maison !

Mais les nouvelles d'Hélène Koscielniak ne mettent pas en scène que des personnes âgées. Dans « Indécision », une femme dans la trentaine hésite à s'engager envers son petit ami. Devrait-elle accepter sa demande en mariage ? Oui, ils s'entendent bien. Mais ils ne partagent pas certaines valeurs. Par exemple, son petit ami critique vertement les autochtones (toutes les histoires du recueil se passent dans le nord de l'Ontario, non loin de la baie James). Entre autres, il n'aime pas que leur municipalité les accueille chaque printemps à cause des crues de la rivière Albany. Ils sont querelleurs, et négligents avec leurs enfants, prétend-il. Éva le trouve trop sévère. Pourtant, elle finira par lui donner raison lorsqu'elle tombera, dans les rues de la ville, sur un bambin autochtone se promenant seul, laissé à lui-même par sa mère.

Les douze textes du recueil se modèlent en gros sur le même schéma. L'ouverture de la nouvelle (généralement *in medias res*) présente les quelques personnages impliqués dans l'action. S'ensuit une courte série de réflexions sociales liées à la situation racontée : la relation avec nos animaux de

conséquences de la pauvreté, etc. On revient ensuite à l'histoire, qui se déroule jusqu'à la finale, presque toujours sous forme de chute. Ainsi, le dernier texte donne la parole à un centenaire un peu corpulent qui observe les allées et venues, les joies et les peines, de skieurs de fond passant devant lui. En fin de compte, qui est ce centenaire ? Un sapin !

Le plus notable, dans *On n'sait jamais à quoi s'attendre*, ne m'a pas semblé le schématisme de la structure ni l'application scolaire du style (en excluant les décrochages en joual des dialogues), mais la prégnance de la « vie ordinaire ». C'est un thème exploré par Mathieu Bélisle dans un essai paru récemment chez Leméac. Dans *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Bélisle avance l'idée que les Québécois (comme tous les Nord-Américains, mais encore plus qu'eux) sont pétris d'un dévouement envers la vie ordinaire, soit le cycle « de la production et de la reproduction ». C'est-à-dire tout ce qui concerne les réalités matérielles et concrètes, les préoccupations terre à terre liées au travail ou à la famille : tout ce que l'on peut immédiatement éprouver, comprendre, sentir, tout ce qui fait partie de notre environnement le plus proche. Ce qui appartient à la vie de participation (se sacrifier pour des idéaux politiques) ou à la vie de contemplation (cultiver le goût pour les arts ou la philosophie) est relégué au second rang. Il faut laisser la place aux « vraies affaires », comme on dit, aux questions qui semblent cruciales parce qu'elles touchent l'existence quotidienne. En ce sens, le recueil d'Hélène Koscielniak se présente comme une illustration du fait que la littérature québécoise et franco-ontarienne (du moins une part de cette littérature) sacrifie elle aussi à ces idéaux qui volent au ras des pâquerettes.

David Dorais